



XINRAN MÉMOIRE DE CHINE

Traduit du chinois
par Prune Cornet



Éditions
Philippe Picquier

Extrait de la publication

XINRAN

MÉMOIRE DE CHINE

Les voix d'une génération silencieuse

Traduit du chinois
par Prune Cornet



*Éditions
Philippe Picquier*

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS PHILIPPE PICQUIER

Chinoises

Funérailles célestes

Baguettes chinoises

Remerciements :

La traductrice tient à remercier de tout cœur Catherine Cornet et Marie-Louise Le Guern qui l'ont suivie et soutenue tout au long de cette « longue marche »...

Cet ouvrage a été initialement écrit en chinois puis traduit en anglais sous le contrôle de l'auteur. La présente traduction a été assurée en confrontant le texte original chinois à la version anglaise.

Titre original : *Zhonguo minzu zizun de jianzhengzhemen*

© 2008, The Good Woman of China Ltd

© 2010, Editions Philippe Picquier
pour la traduction française
Mas de Vert
B.P. 20150
13631 Arles cedex

www.editions-picquier.fr

En couverture : © Photolibrary/View Stock

Conception graphique : Picquier & Protière

Mise en page : Ad litteram, M.-C. Raguin – Pourrières (Var)

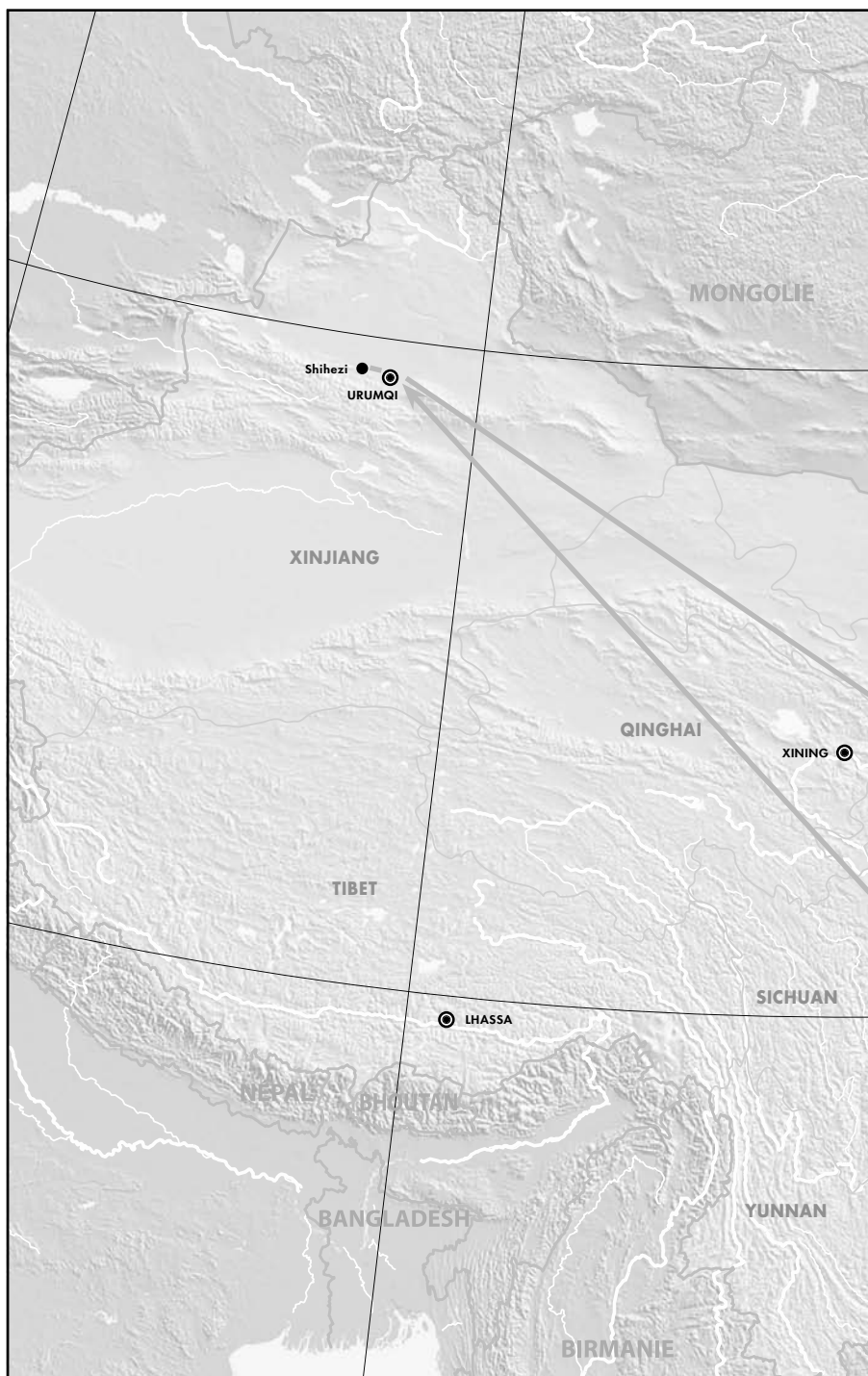
ISBN : 978-2-8097-0149-4

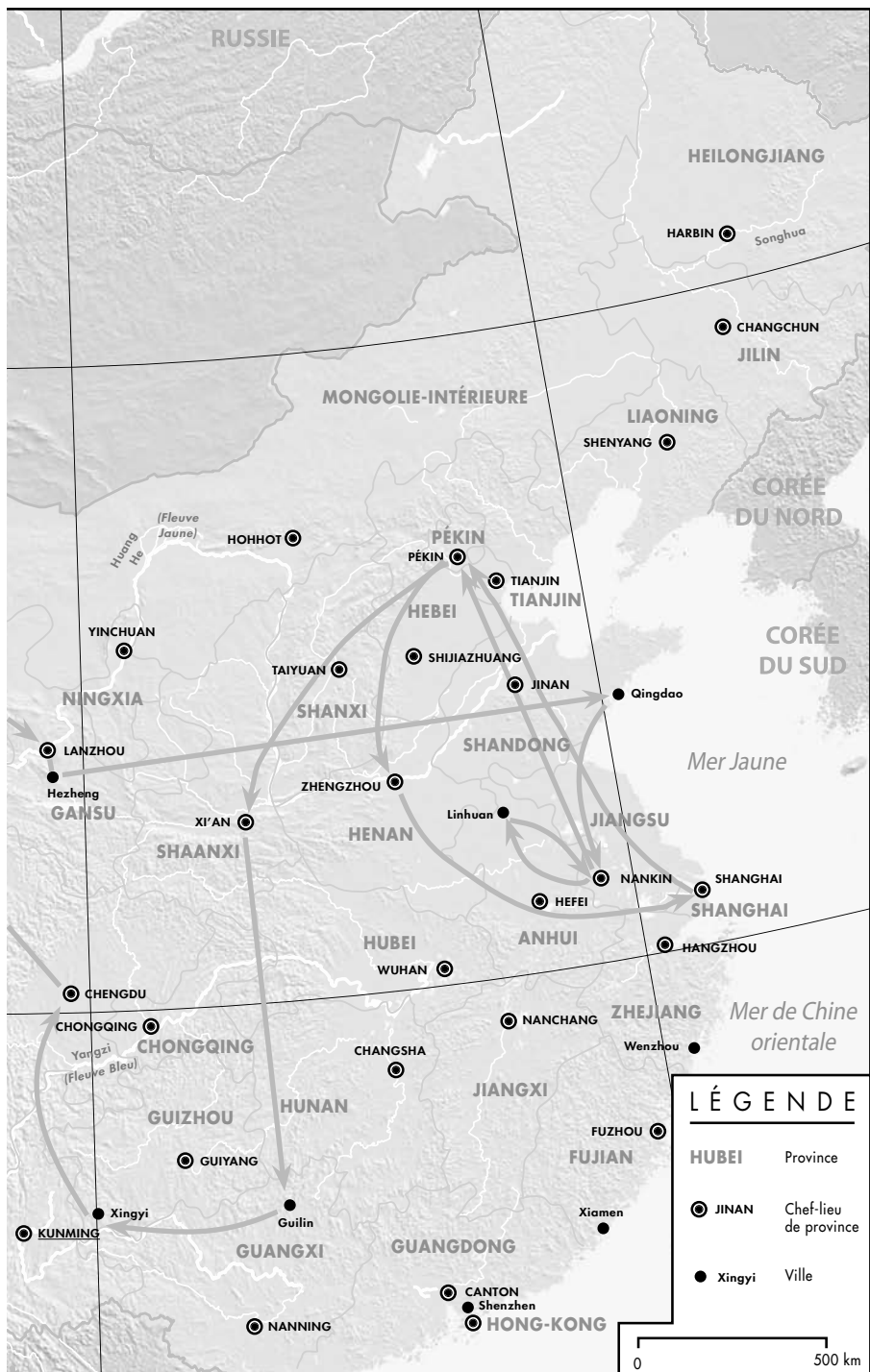
*Aux mères chinoises,
et à ma mère, Xujun*

Sommaire

Carte	8
Introduction	11
1 Yao Popo ou la Dame aux remèdes de Xingyi	29
2 Deux générations de la famille Lin : la malédiction d'une légende	49
3 Nouvelles découvertes au Xinjiang La plus grande prison du monde	71
INTERLUDE 1	
Sur la route : interview d'un chauffeur de taxi du Nord-Ouest	129
4 Un honorable couple de pionniers du pétrole chinois	143
5 L'acrobate : de fille de contre-révolutionnaire à médaille nationale	221
INTERLUDE 2	
Conversation avec un collègue chinois, au sujet du Tibet, des coutumes populaires, des fous du tigre et des juifs chinois	265

6	Maisons de thé et chanteurs de nouvelles : trois mille ans d'anecdotes et de prodiges	283
7	Survivance d'une tradition artisanale : les fabricants de lanternes de Qin Huai	325
8	Franchir des pics enneigés, traverser des steppes marécageuses : un survivant de la Longue Marche	371
9	Savourer le bonheur au cœur de l'adversité : la femme général née aux Etats-Unis	413
INTERLUDE 3		
	Lettres d'amour	489
INTERLUDE 4		
	Sur la route Réflexions entre les lignes	527
10	Le vieux policier	533
11	Une mère cordonnier : vingt-huit ans passés dehors par tous les temps	601
INTERLUDE 5		
	Grabuge au mémorial du 4 Mai	631
ÉPILOGUE		
	Images de ma chère patrie	641
	Remerciements	663





Introduction

Ce livre est un hommage à la dignité des Chinois d'aujourd'hui.

Ce fut pour moi un voyage personnel au travers des expériences qu'ont bien voulu me confier ces hommes et ces femmes de la génération de mes parents, invités à revisiter et affûter leurs souvenirs, et amenés, ce faisant, à approfondir leur connaissance d'eux-mêmes. Tandis que je réfléchissais aux questions, ils ont mûri leurs réponses. Car comment décrire ce ^{XX}^e siècle, son lot de souffrances et de traumatismes ? Pour nous, Chinois, révéler ouvertement et publiquement ce que nous pensons et ressentons est loin d'être chose facile. C'est pourtant précisément ce que je voulais consigner : les réactions émotionnelles liées aux spectaculaires mutations du siècle dernier. Beaucoup de Chinois jugeront l'entreprise ridicule, voire totalement insensée : personne en Chine ne croit possible d'amener ses compatriotes à dire la vérité. Mais sitôt qu'elle s'est emparée de moi, cette folie ne m'a pas quittée : je refuse de croire que les Chinois emportent toujours dans leur tombe la vérité de ce que fut leur vie.

Pourquoi les Chinois trouvent-ils si difficile de parler franchement d'eux-mêmes ?

« Le concept de culpabilité par association a toujours été très important dans la législation de la Chine ancienne », remarque le professeur Gao Mingxuan, spécialiste du Code pénal chinois. « Dès le II^e millénaire avant notre ère, la famille d'un criminel était punie aussi sévèrement que le criminel lui-même. Tout au long du millénaire qui a suivi, ce principe s'est continuellement renforcé dans le système judiciaire. Dans ses célèbres *Mémoires historiques*, rédigés aux alentours de 100 av. J.-C., Sima Qian rapporte : "Après que Shang Yang eut ordonné que la loi fût changée (en 350 av. J.-C.), les Chinois furent rassemblés par groupes de cinq à dix familles, chargées de se surveiller mutuellement et responsables de la conduite de chacun devant la loi." Si un membre de l'une de ces familles venait à commettre un crime, les autres familles de son groupe étaient alors jugées "coupables par association". Sous la dynastie des Qin (211-206 av. J.-C.), ce principe s'applique non seulement au sein des communautés, mais aussi dans l'armée et le gouvernement. Dans le cas de délits mineurs, la famille du criminel est exterminée jusqu'au trois ou cinquième degré; pour des délits plus graves, la culpabilité par association va jusqu'au neuvième, voire dixième degré. Même si les vertus d'un tel principe pénal ont été remises en question à maintes reprises par le passé dans la Chine impériale, il est resté l'un des piliers du Code judiciaire chinois jusqu'aux dynasties Ming et Qing (1368-1911). »

Mais la Chine n'a pas été la seule à prôner l'idée de la responsabilité collective en droit pénal. En 1670, par exemple, Louis XIV a instauré le même principe dans le Code pénal français : des familles entières – y compris les enfants et les handicapés mentaux – ont ainsi été décimées pour le crime d'un seul individu. Parfois, des

villages voyaient leur population entière condamnée, et même leurs morts disgraciés.

En Chine, les profondes racines historiques du principe de la responsabilité par association ont donné naissance à de puissantes traditions de loyauté clanique, insufflant aux Chinois une forte inhibition à parler ouvertement, de peur d'impliquer autrui.

Aucun des changements cataclysmiques induits par l'avènement du ^{XX}e siècle en Chine – la chute de la dynastie Qing, le chaos de la période des seigneurs de la guerre, la guerre sino-japonaise, la guerre civile, la révolution communiste – n'a réussi à éradiquer ce profond sentiment d'appartenance au clan. Les Chinois semblent toujours réticents à l'idée d'exprimer franchement le fond de leur pensée. Et ce alors même que les réformes post-maoïstes ont lentement ouvert les portes séparant la Chine du monde extérieur, séparant son passé de son avenir et l'individu du gouvernement.

Ce principe édifiant a trop longtemps régi l'expression publique pour que l'on puisse espérer s'en défaire en moins de trente ans. La liberté d'expression en Chine continue ainsi d'être muselée par la peur, l'ignorance, avec une sotte obstination.

Mais je ne peux attendre plus longtemps. A cause de ce passé ravagé par la Révolution culturelle, de la censure continuelle des médias et du contrôle exercé sur les manuels scolaires, la jeune génération chinoise s'éloigne irrémédiablement des luttes engagées par les précédentes générations, au nom de la fierté nationale. On se moque aujourd'hui de ceux qui se sont battus pour la Chine du ^{XX}e siècle, de leur loyauté aveugle à des idéaux révolutionnaires désormais obsolètes. Dans leur quête de nouvelles valeurs pour faire face aux incertitudes du présent et à la démystification du passé, nombre de jeunes Chinois refusent aujourd'hui de croire que sans

la contribution de leurs grands-parents et arrière-grands-parents, cette Chine qui est la leur, confiante et en pleine modernisation, n'existerait pas.

A l'issue de vingt ans d'interviews et d'enquêtes en tant que journaliste, j'ai peur que la vérité sur l'histoire moderne de la Chine – ainsi que notre quête de dignité nationale – ne disparaisse avec la génération de mes parents.

Au cours de toutes ces années, j'ai dressé une liste de noms d'environ cinquante personnes que j'avais rencontrées, chacune avec d'étonnantes histoires à raconter. J'en ai finalement retenu une vingtaine à interviewer pour ce livre. Dans ma première liste de cinquante noms figuraient de nombreuses célébrités dont les témoignages – s'ils avaient été inclus dans cet ouvrage – lui auraient assuré l'attention du public, voire un succès certain. Pourtant, j'ai décidé que ces gens-là auraient d'autres occasions de se raconter, soit personnellement, soit au travers de leurs enfants. Et j'ai ainsi résolu de me pencher sur les récits de gens ordinaires, plus précieux du point de vue historique, dans la mesure où ces derniers n'ont ni la célébrité ni l'argent ou la position qui leur permettraient de faire connaître leurs non moins stupéfiantes histoires. Il serait illusoire, je le sais, d'espérer parvenir à résumer les cent dernières années de l'histoire moderne chinoise par les seuls récits du vécu d'une vingtaine de personnes, mais je suis convaincue que ces personnages sont des figures à part entière et des témoins de cette époque, de ses remarquables succès comme de ses échecs tragiques.

L'âge moyen de mes interviewés était de soixante-dix ans, le plus âgé en avait quatre-vingt-dix-sept. Les inquiétudes que pouvait susciter leur condition physique n'ont pas manqué d'ajouter un caractère d'urgence à mon projet.

Prenez par exemple l'histoire de Hu Feibao (pseudo-nyme), ancien bandit sur la Route de la soie. Après plusieurs échauffourées avec l'armée de libération tout au long des années 1950, Hu fut finalement arrêté au début des années 1960 et condamné à la prison à perpétuité. Dans les années 1980, il fut transféré dans un camp de travail qu'il n'a jamais quitté depuis. Quand je suis allée l'interviewer là-bas, dès la fin des années 1980, il m'a parlé de cette « culture du banditisme » qu'il avait connue le long de la Route de la soie.

Les gangs formaient comme des clans, me dit-il, chaque bandit portant le nom du gang auquel il appartenait. La plupart d'entre eux étaient métis, issus du croisement de Chinois, Tibétains, Mongols et Ouïghours. Personne ne connaissait alors son origine exacte puisque le concept de vie de famille n'existait pas. Un bandit savait qui était son père mais pas sa mère, car seuls les garçons étaient admis dans les gangs. Les filles, elles, restaient auprès de leurs mères, des femmes kidnappées juste pour enfanter.

Ses compagnons bandits ne l'avaient donc jamais connu sous le nom de Hu Feibao. Il était formellement interdit aux membres du gang de donner leur nom à toute personne extérieure et surtout pas à la police. « S'ils avaient su nos vrais noms de famille, ils s'en seraient servis pour maudire nos ancêtres ! » Ce surnom de Hu Feibao (littéralement : Hu la dynamite volante !), lui avait été donné par les indigènes en raison de la vitesse à laquelle se déplaçait son gang. Dans sa jeunesse, il n'avait jamais entendu parler de cette « Route de la soie », seulement d'une « Route du fric ». Après son arrestation en 1963, un policier venu de Pékin pour l'interroger sur ses activités criminelles le long de la Route de la soie se vit répondre en retour : « Mais où est cette Route de la soie ? »

Rien d'étonnant à cette question : cette appellation ne lui avait été attribuée ni par les locaux ni par les anciens : c'est le géographe allemand Ferdinand von Richthofen qui inventa le terme « Route de la soie » pour désigner la voie de transit du commerce entre l'Europe et l'Asie.

En 139 av. J.-C., c'est Zhang Qian, un envoyé de l'empereur Wudi de la dynastie Han, qui avait mené la première ambassade chinoise de la capitale Chang'an (Xi'an aujourd'hui) vers les régions reculées de l'Ouest. Un de ses conseillers avait même voyagé jusqu'à Anxi (Iran) et Shendu (Inde). Et tous les pays visités envoyèrent des ambassadeurs pour raccompagner chez elle l'ambassade chinoise. En 73 apr. J.-C., après la fermeture de la Route de la soie en raison de la guerre, un autre envoyé, Ban Chao, conduisit une nouvelle ambassade de trente-six hommes hors de Chine, avec pour mission de rouvrir les voies de communication avec l'Ouest. Son assistant, Gan Ying, atteignit presque Daqin (l'Empire romain) mais bifurqua ensuite vers le golfe Persique, allongeant de ce fait l'itinéraire originel de cette voie commerciale. Il s'agit là de la voie terrestre¹ de la Route de la soie, qui longe le désert du Taklamakan et s'étend au travers des plateaux du Qinghai et du Tibet, jusqu'en Asie du Sud ; tandis que la voie maritime, elle, part de Quanzhou, traverse le détroit de Taiwan et longe l'Asie du Sud-Est.

Ces 5 000 kilomètres de route – si joliment baptisés par Richthofen d'après la plus précieuse marchandise qui y transitait – sillonnant déserts, plaines et montagnes, offraient un passage entre la Chine ancienne et la Méditerranée. Route qui engendra

1. Arrivée au seuil du désert du Taklamakan, la route continentale bifurque, l'une des voies passant par le nord, l'autre par le sud, pour le contourner. (*N.d.T.*)

divers itinéraires, selon qu'elle rencontrait des rivières dont le cours avait changé ou des cols rendus impraticables par la neige.

La culture du banditisme que connut Hu Feibao fut celle de la voie nord de la Route de la soie : à partir de Xi'an, elle se dirige vers Hami, au nord, en passant par Jimsa, Urumqi, puis au-delà de Shihezi, Huocheng et Ili, jusqu'à la côte de la mer Noire. Mais à d'autres que lui l'imaginaire occidental romantique associé à la Route de la soie avec ses riches caravanes zigzaguant dans le désert chargées de trésors et ses couchers de soleil ! Sa route à lui était jonchée d'os blanchis au soleil, ceux des squelettes d'hommes et de chameaux. « Il ne pleuvait presque jamais, me dit-il. Durant les périodes de sécheresse, vous aviez l'impression que tout votre sang avait bouilli jusqu'à évaporation. Et les tempêtes de sable telles des tombes mouvantes, engloutissaient les hommes, les enterraient vivants. Mais, à nous, elles offraient l'occasion idéale de préparer des embuscades, au péril de notre vie, car les caravanes de commerce s'arrêtaient systématiquement, n'osant jamais prendre le risque d'affronter les éléments déchaînés. » Hu Feibao et ses cavaliers vivaient donc seulement d'expédients et de leur habileté à tirer parti des conditions locales imprévisibles, et ce souvent au risque de leur vie. Né et élevé parmi les bandits, d'aussi loin qu'il s'en souvenait il avait toujours désiré suivre l'exemple de Danbin Jianzan le « Lama Guerrier Noir ».

Après ma première interview avec Hu, j'ai passé un certain temps à chercher ce mystérieux « Lama Guerrier Noir ». Dans les années 1990, souvenez-vous, l'ordinateur ne courait pas les rues – pas d'Internet, évidemment – et très peu d'archives et d'ouvrages disponibles sur le sujet. Un ou deux policiers m'ont bien dit avoir entendu parler de lui, mais je n'ai pu trouver aucune source écrite. Plus tard, grâce à l'aide d'un fonctionnaire

de l'armée qui avait lui-même fait des recherches sur un dénommé Ma Bufang (éminent seigneur de guerre du nord-ouest de la Chine, qui régna sur le Qinghai dans les années 1930 et 1940), je découvris un livre écrit par un érudit danois, Henning Haslung, intitulé *Hommes et dieux en Mongolie*. Dans cet ouvrage, j'appris que vers la fin du XIX^e siècle, Danbin Jianzan avait été un chef tribal dans une région de Mongolie sous commandement russe. Jeté en prison par le tsar pour usurpation du pouvoir local, Danbin Jianzan fut ensuite envoyé en exil dans la steppe. Après la révolution de 1911 en Chine et l'effondrement de l'autorité des Qing en Mongolie, accompagné de ses troupes, il envahit et occupa les forteresses clés du nord-est du Kébuduo. Mais tandis que plusieurs factions bataillaient pour prendre le contrôle du pays, le Parti révolutionnaire du peuple mongol (PRPM) aidé par l'Armée rouge soviétique, encercla son quartier général. Il réussit à s'évader et se réfugia dans les vastes étendues désertiques du Xinjiang et du Gansu, où il survécut en volant les marchands et les commerçants jusqu'au milieu des années 1920, après quoi il disparut mystérieusement. Une monographie russe datant de 1994, *La Tête du Lama Noir*, ainsi qu'un article d'un journal mongol révélèrent qu'en 1924 Danbin et ses troupes furent écrasés par 600 soldats d'élite d'une unité spéciale envoyée par le commandement russe en Mongolie. La tête de Danbin, en parfait état de conservation, trône à présent dans un musée de Saint-Pétersbourg, construit sous le règne de Pierre le Grand.

Au cours de notre dernier entretien en 1996, Hu Feibao refusa d'accepter ce que j'avais découvert. Et même si, poursuivit-il, les locaux tentaient parfois d'effrayer leurs enfants pour obtenir obéissance, en leur disant que « le Lama Noir viendrait les chercher » s'ils faisaient des bêtises, ce dernier était généralement appré-

cié dans la région parce que jamais il ne volait les pauvres, ni les Mongols, ni les messagers. Quelques villages, sur cette route vers l'ouest, jouèrent même le rôle de postes d'avant-garde, lui communiquant par avance de précieuses informations. Après la disparition du Lama Noir, Hu prit la relève. Ce « code d'honneur du bandit » continua d'être respecté par tous les gangs locaux, certains poursuivirent même leurs pratiques jusque dans les années 1960, et ce malgré les campagnes de lutte contre le banditisme alors engagées par l'Armée populaire de libération. Selon Hu Feibao, ce code était beaucoup plus strict que les principes moraux prêchés par les nationalistes, Ma Bufang ou le Parti communiste. Ayant vécu selon ces règles tout au long de sa vie et même après des décennies passées en prison, il refusait de reconnaître comme des délits les vols commis avec ses acolytes. « C'est ainsi que mon peuple a toujours vécu. Si nous n'avions pas volé ces gens sur cette route, comment nos femmes et nos enfants auraient-ils survécu ? Et de quel commerce auraient donc pu vivre nos villages ? Pendant des siècles, sous plusieurs dynasties, nous avons été seuls à nous soucier de ces gens. Sans jamais les forcer à travailler pour nous, ni voler leur nourriture ou leur bétail. Sans jamais kidnapper les femmes déjà promises au mariage, ni celles déjà mariées avec des enfants. Nous ne prenions que les filles non mariées, et les traitions beaucoup mieux que les hommes de ces villages. Car chez nous, personne n'avait le droit de battre sa femme ou ses enfants. En vérité, ce sont les villageois eux-mêmes qui envoyaient leurs filles sur la route pour nous attendre, n'hésitant pas à les laisser là des jours durant. Parfois, certaines mouraient de faim ou de froid. Et puis, de toute façon, sans femmes, comment aurions-nous assuré la relève de notre gang ? »

Ce devait être notre dernière entrevue. Je me souviens, nous parlions dans un atelier d'emballage, à l'usine du camp de travail : il faisait des paquets de paires de gants dont il remplissait ensuite des cartons. Ses mains tremblantes trahissaient son grand âge. Assise à ses côtés, silencieuse, j'écoutais ses justifications.

Ses histoires m'ont profondément marquée. Je n'aurais jamais imaginé qu'une personne incarcérée durant des dizaines d'années par mon gouvernement, pour être un bandit et une menace pour notre société, ferait encore preuve de tant de courage et d'énergie. Ni que ce vieil homme décrépît ait pu mener un jour une vie si aventureuse ! Encore moins que ces communautés installées sur la Route de la soie aient pu coexister de façon si harmonieuse avec cette étrange société hors-la-loi. En chinois, le terme « bandit » a une connotation résolument négative. Pourtant, ceux qui sévissaient le long de la Route de la soie, avaient leurs propres culture et critères moraux. Hu Feibao bouscula ainsi mes a priori, me forçant à reconsidérer à la fois ma capacité de jugement sur le bien et le mal, ainsi que ma compréhension de la société chinoise. Notre inclination à vouloir juger d'autres sociétés selon nos propres critères peut ainsi nous conduire à punir des innocents.

Quand j'ai décidé de faire les interviews pour ce livre, en 2006, Hu Feibao avait eu une attaque. Lorsque j'ai téléphoné à son camp, le gardien m'a dit qu'il n'était plus en mesure de communiquer. Suspectant une manœuvre des autorités visant à l'empêcher de me parler, j'ai renouvelé mon appel peu de temps après. Cette fois, je réussis à lui parler directement. Il marmonnait des mots à peine audibles. Et dans sa voix ne résonnaient plus ni la confiance ni la dignité que plusieurs décennies de baigne n'étaient pas parvenues à éroder. Je l'imaginais tenant l'appareil de ses doigts tremblants,

égrenant ses mots tout doucement dans le combiné. Je savais que cet homme, personnage si extraordinaire par le passé, n'aurait pas souhaité qu'on se souvînt de lui dans cet état. J'effaçai donc son nom de ma liste.

Au cours des premières interviews téléphoniques que j'ai menées aux mois de mai et juin 2006, une autre difficulté surgit que je n'avais pas prévue. Après leur avoir dit que je voulais leur parler en personne, mes interlocuteurs se montrèrent réticents. Certains même jusqu'à se désister. Ils furent de plus en plus nombreux à devenir injoignables. D'aucuns exigeaient de ne pas être filmés ni enregistrés. D'autres s'inquiétaient de savoir ce qui pourrait arriver après la parution du livre. Je sentis combien ils étaient tiraillés entre l'envie de saisir cette chance – sans doute la dernière qui leur serait donnée – de parler à cœur ouvert et la peur des conséquences éventuelles. « Ne pourriez-vous pas obtenir une autorisation du gouvernement pour nous parler? » lancèrent même plusieurs d'entre eux. « Ou, au moins, un document officiel qui “protègerait l'interviewé”? » Comme si la liberté de parler de leur vie relevait du Parti communiste plutôt que de leur liberté individuelle. Tout cela vint seulement confirmer ce que je savais déjà, après vingt ans de journalisme en Chine. Et bien que cinquante ans se soient écoulés depuis la « Libération » du pays par Mao, les Chinois n'ont pas encore réussi à échapper à l'ombre de trois millénaires d'impérialisme totalitaire, ni à celle d'un ^{XX}^e siècle de chaos, de violence et d'oppression. Ceci les empêche encore de parler librement sans craindre d'éventuelles représailles du pouvoir en vigueur.

Assise chez moi, à Londres, j'ignorais si ces gens s'ouvriraient vraiment à moi une fois que je serais sur place. Assis face à moi et à ma caméra allumée, allaient-ils réagir en se renfermant encore davantage? Serais-je capable de les persuader de me parler? Serais-je suffisamment habile

pour les inciter à me livrer leurs souvenirs ? Je n'en avais aucune idée.

Mais je savais qu'il me fallait aller de l'avant : pour moi, afin de documenter mon travail de ces vingt dernières années, mais aussi pour la jeunesse chinoise, et tout particulièrement pour mon fils Panpan, ma source d'inspiration, un jeune homme qui a grandi entre l'Angleterre et la Chine. Et pour l'aider à comprendre le passé de la Chine qu'il connaissait, j'étais prête à prendre le risque de poursuivre mon projet.

Je commençai à perdre le sommeil : comment obtenir la confiance de ces gens ? Comment les amener à s'ouvrir à moi, les convaincre de mon sentiment de responsabilité à l'égard de leur époque ? Comment les persuader de me confier leurs témoignages ? Ces questions m'obsédaient.

Une matinée de juin, allongée sur mon lit, dans notre cottage du XVII^e siècle, à Stourhead, je regardais par la fenêtre les oiseaux qui chantaient et voletaient dans les arbres. L'insouciance de leurs gazouillis contrastait de façon si profonde avec l'angoisse qui m'habitait. Je voulais m'enfuir, laisser tomber ce projet, me réfugier dans le beau et verdoyant Somerset pour y écrire les contes de fées que j'imaginai étant enfant pour m'évader. Pour y écrire mes souvenirs, souvenirs liés à quelques lieux particuliers, certaines rencontres, mes amis...

Si ma belle-mère, Mary Wesley, était encore de ce monde, elle fêterait aujourd'hui son quatre-vingt-quatorzième anniversaire. Curieusement, depuis que j'avais décidé d'écrire ce livre, je pensais beaucoup à elle. Et ce tout particulièrement depuis la parution d'une biographie à son sujet, *Mary la Sauvage*. Mary aurait-elle été satisfaite de ce récit de sa vie ? Beaucoup se sont posé la question. Aurait-elle regretté certains de ses choix ? Telles étaient les questions que je voulais poser à ceux que j'allais interviewer, et également celles que les

journalistes occidentaux me posaient à moi si souvent : est-ce que je regrettais quelque chose de mes quarante années vécues en Chine avant de m'installer en Occident ? Ces années avaient-elles été dignes d'intérêt ?

Allez savoir pourquoi, instinctivement toujours je répondais : oui, toutes ces années valaient la peine d'être vécues ! Depuis des milliers d'années en Chine, tant de femmes se sont sacrifiées, se tuant à la tâche pour faire des enfants, élever leurs familles, avec une absolue abnégation. Diraient-elles pour autant que leur vie ne valait pas la peine d'être vécue ? Je ne crois même pas qu'elles se seraient posé la question. Mais je suis certaine qu'arrivés au terme de leur vie, un très grand nombre de Chinois – hommes et femmes – se remémorent leur passé, tournant les pages imaginaires d'un album de souvenirs dont ils ne révéleront rien à leurs enfants ni à leurs petits-enfants. Que peuvent donc contenir ces albums ? Du regret, peut-être ? Du renoncement ? Ou bien l'affirmation joyeuse de cette vie tout juste vécue ? Mais peut-être leurs enfants et petits-enfants les imagineraient-ils seulement remplis d'aveuglement et de bêtise.

Ce jour-là, j'ai téléphoné à une femme surnommée Jin Zhi (pseudonyme). Dans le milieu académique, elle fait autorité sur tout ce qui concerne l'ex-Union soviétique, et tout particulièrement sur les relations entre Mao et Staline. Remarquable linguiste, elle parle couramment l'anglais, le russe et l'allemand. Malgré une éducation à l'occidentale jusqu'à ses dix-huit ans, elle se montra tout au long de sa vie fervent défenseur des communistes, persuadée que le Parti « saurait rendre au peuple chinois sa dignité perdue après les guerres de l'opium ». C'était une vieille amie de la famille et nous étions souvent en contact.

« Xinran, m'avait-elle dit plusieurs mois auparavant, sur son habituel ton résolu, je tiens absolument à être

dans ton livre. Je veux que ma petite-fille Shanshan comprenne mon passé, mes sentiments, mes idéaux politiques. Je veux qu'elle se rende compte que sa génération a hérité quelque chose de la mienne. »

Mais à présent, au téléphone, elle me confiait que plus elle y pensait, plus elle se sentait bouleversée à l'idée de me parler ouvertement. Elle se détestait au plus haut point pour cette beauté perdue, pour ne jamais avoir connu les joies d'une vie de famille chaleureuse et intime et pour être encore aujourd'hui, à plus de quatre-vingts ans, toujours aussi soumise à l'emprise de son mari : elle se haïssait de n'être toujours pas libre. Ses seuls moments de vrai bonheur, me dit-elle, c'était de se promener seule dans le parc Beihai à Pékin.

« Je t'en prie, ne m'en tiens pas rigueur ! » implora Jin Zhi, après m'avoir suppliée de la laisser se retirer du projet. Était-ce bien elle qui par le passé l'avait porté aux nues avec tant d'enthousiasme ? C'est après avoir raccroché que j'ai compris : c'était bien elle, oui, et à sa manière, elle était à l'image de millions de Chinois. Tout au long des cent dernières années, les Chinois ont hésité entre affirmation et déni de soi. Aussi, le conflit interne qui l'agitait était-il tout à fait caractéristique. Très peu de Chinois sont capables de se concevoir et de se définir comme des individus à part entière, tant leur vocabulaire descriptif a été standardisé par le mode de pensée unique généré par les structures sociales et politiques. Un individu peut ainsi savoir réagir à des stimuli externes – à l'injustice politique, aux paroles d'un chef ou d'un collègue sur le lieu de travail, ou à des compliments – mais ne parviendra que très rarement à prendre conscience de ce qu'il est et de ce qu'il peut faire.

Je repensai alors à ma belle-mère si souvent critiquée pour son individualisme. Si Mary Wesley n'avait pas écrit ses romans, si elle s'était exclusivement consacrée à

lutter contre les conventions, à montrer aux autres femmes comment oser s'affirmer, serait-elle connue aujourd'hui ? Ou se serait-elle effacée, comme tant d'autres personnes âgées tombées dans l'oubli ? Mary n'avait jamais voulu être ordinaire et elle excellait à affirmer son individualité.

En puisant au plus profond de son vécu, Mary, qui avait soixante-dix ans lors de la parution de son premier roman, utilisa son écriture – qui témoigne de sa détermination à nager à contre-courant – pour s'attaquer aux conventions sociales et aux tabous sexuels. Par sa franchise et son discernement, elle incitait ses lecteurs à se redéfinir. Nombre de personnes âgées venues m'écouter dans les librairies ou les salons littéraires, m'ont dit qu'à la lecture des livres de Mary, elles s'étaient senties à l'étroit dans leurs petites existences, prises d'une farouche envie de se rebeller, mais trop timorées pour le faire. Cependant cette biographie – centrée sur la grande confiance en elle de Mary et sur sa féroce indépendance – fut pour elles source d'inspiration.

Si ces hommages à la dignité des Chinois d'aujourd'hui parviennent à donner à certains de nos anciens le sentiment qu'ils n'ont pas vécu pour rien et à persuader notre jeune génération que nous devons les éblouissantes réussites et perspectives de la Chine contemporaine aux sacrifices consentis par leurs grands-parents et aux combats que ceux-ci ont menés, alors je saurai que j'ai accompli une tâche qui bénéficiera à mon fils et à mes futurs petits-enfants. Car, pour moi, laisser nos aïeux emporter leur passé avec eux dans la tombe, serait profondément injuste envers eux. Ils ont tous des histoires à raconter. Et même si elles nous frappent en révélant leur ignorance, leur naïveté et peut-être leurs crimes, elles nous forceront néanmoins à réfléchir aux progrès que nous avons faits par la suite.

En cette matinée de juin, j'avais soudain perdu toute confiance en moi. Je me sentais dépassée par la complexité des destins que je voulais sonder : les joies de leur enfance, leurs espoirs, leurs ambitions, leurs amours, leurs amitiés, leurs attachements. Avaient-ils trouvé le bonheur ? Le contentement ? Comment commencerais-je mes interviews ? Où se termineraient-elles ?

Il m'a fallu six mois pour organiser ce voyage : difficile de planifier les entrevues, difficile également d'établir une « chronologie » qui permette aux lecteurs de percevoir la différence entre la Chine du passé et l'image que l'on a de celle d'aujourd'hui. En menant mes recherches, j'ai découvert que les politiques et les décrets émanant des instances du gouvernement central situé dans l'est de la Chine, mettaient parfois plus de vingt ans pour arriver jusqu'aux régions les plus pauvres et les plus à l'ouest du pays. Même constat concernant l'amélioration des conditions de vie. Ainsi, malgré la politique de l'enfant unique lancée en 1979 (dont on fit une loi en 2004), nombre de familles continuent d'avoir beaucoup d'enfants dans le sud et l'ouest de la Chine, même dans les villages situés à proximité des grandes villes. C'est pourquoi j'ai choisi de mener mon enquête entre le fleuve Jaune et le Yangzi, la partie la plus peuplée de Chine, d'ouest en est, afin que ce voyage montre aux lecteurs comment a évolué la vie des Chinois des années 1980 à 2006.

Les témoins qui se livrent dans cet ouvrage ont vécu une époque connue en Occident sous le nom d'« Epoque de la Chine rouge », mais la plupart des Chinois l'appellent « Epoque du Règne du Parti ». C'est pourquoi, dans ce livre (qui ne prétend pas à un travail de recherche historique ni à une production académique stricto sensu), lorsque je parle de la Chine rouge ou du Règne du Parti, il m'apparaît nécessaire de les illustrer

par des anecdotes qui racontent l'histoire du Parti communiste le plus clairement et le plus simplement possible. De cette façon, les lecteurs, dont la majorité ignore tout de l'histoire du Parti communiste chinois, pourront trouver des réponses à certaines des questions qu'ils se posent sur la Chine actuelle.

Dans ma recherche d'un témoin proche des échelons supérieurs du Parti communiste, j'ai pensé à de nombreuses personnes. Je voulais trouver un témoin ayant traversé les épreuves et survécu au chaos de l'histoire de la Chine moderne. J'ai donc choisi Fang Haijun, une victime du conflit qui fit rage dans les hautes sphères en 1931, le premier chef de la garde personnelle de Mao Zedong, un homme choisi personnellement par ce dernier en 1938 comme chef du Comité organisateur du bureau politique de la commission militaire centrale, vice-président du bureau des affaires générales du Parti (une instance composée de vingt-six hauts dirigeants militaires, dont certains furent de grandes figures historiques telles que Zhu De, Peng Dehuai, Lin Biao, Chen Yi et Liu Bocheng). Il fut aussi un des créateurs de l'industrie de défense nationale chinoise après 1949, le fondateur de l'Académie navale et de la flotte sous-marine chinoises. Pourtant, avoir été « aux premières loges de l'histoire » s'avéra être pour lui plutôt un obstacle qu'une chance. Il faudrait consacrer un livre entier au récit de son histoire, mais notre conversation m'a aidée à comprendre les règles qui gouvernent la vie politique chinoise. Quand je lui ai demandé comment il avait survécu aux féroces luttes intestines dans le cercle fermé de Mao, il m'a alors conté ce qui suit : dans les années 1930, il jouait souvent au mah-jong avec Mao, Tan Zheng et quelques autres Hunanais. Il y a plusieurs façons de jouer au mah-jong, mais entre compagnons d'une même contrée, on joue

selon les mêmes règles : ils n'avaient donc pas besoin de dissenter à ce sujet, tous comprenaient les stratégies car ils avaient été élevés au même endroit, partageant la même terre, la même eau. Ses mots me revenaient souvent à l'esprit tandis que je préparais mes interviews.

Concernant les lieux où j'allais loger avec mon équipe d'investigation, je fis le choix suivant : les meilleures chambres d'hôtes lorsque nous serions dans les régions les plus pauvres, les plus modestes hôtels une étoile dans les villes plus développées. Ma première préoccupation, dans les régions pauvres de Chine, était la sécurité. Car dans ces contrées, la plupart des fonctionnaires sont assez peu éduqués – notamment en ce qui concerne la liberté judiciaire et les droits de l'homme – et tendent à ne respecter que les institutions gouvernementales. Aussi, je pensais qu'en choisissant les établissements les plus chers du coin, les fonctionnaires locaux n'oseraient pas venir nous mettre des bâtons dans les roues. Dans les régions plus prospères, en revanche, je voulais que mon équipe goûte une vie quotidienne la plus ordinaire possible, afin qu'ils puissent prendre la température du lieu au travers de leur nourriture et de leur habitat. J'espérais que ces disparités locales nous permettraient de voir, à la source, les lignes de faille historiques du développement de la Chine : les petites villes en retard de dix, vingt, trente ans sur les grandes villes qui servent de vitrines au pays.

Mais pour être franche, aucun d'entre nous n'avait imaginé ou prévu ce que nous pourrions découvrir au cours de ce voyage préparé de si longue date, impliquant cinquante personnes et fondé sur mes vingt années de recherche.

Avant de commencer, je n'en avais aucune idée. Mais je savais qu'il fallait que j'aille au bout de ce voyage.

1

*Yao Popo
ou la Dame aux remèdes de Xingyi*

Yao Popo, la Dame aux remèdes, soixante-dix-neuf ans, interviewée à Xingyi, province de Guizhou, dans le sud-ouest de la Chine. Sa mère étant morte alors qu'elle avait quatre ans, elle fut placée chez un vendeur d'herbes médicinales. On la maria à un musicien, fils adoptif de ce vendeur, et tous trois parcoururent la Chine, du Yangzi à la Rivière des Perles entre 1930 et 1960. Elle raconte que la Révolution culturelle l'a aidée à construire sa maison, sa vie, car durant cette période les hôpitaux et les écoles de médecine étant fermées, les gens s'en remettaient à elle.